

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME V — N° 1
JUN 1926

SOMMAIRE

Concours triennal de Littérature française, par M. Albert MOCKEL (période 1919-1921). — Rapport sur les opérations du jury	5
Chronique :	
Concours de 1928	33

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME V

CONCOURS TRIENNAL DE LITTÉRATURE FRANÇAISE

(Période 1919-1921)

RAPPORT

SUR LES OPÉRATIONS DU JURY ⁽¹⁾

Monsieur le Ministre,

Les trois années 1919 à 1921 nous ont valu une moisson littéraire singulièrement riche. La Belgique enfin libérée se reprenait à vivre ; nos hommes de lettres recommençaient d'écrire, — ou, plus exactement, de publier. Ecrire, beaucoup d'entre eux n'avaient point cessé de le faire.

Ne pouvant accepter de soumettre leurs œuvres à la censure de l'envahisseur, ils s'étaient imposé le nécessaire devoir du silence. Mais le chant intérieur pour le poète, l'observation pour le romancier, la culture des idées pour l'essayiste et le critique, ne sont pas de vains divertissements que l'on arrête à son gré. Ils sont la manifestation même des énergies de l'esprit ; et, s'il faut louer nos écrivains d'avoir unanimement compris quelle réserve leur était imposée par une présence ennemie, il faut les approuver surtout d'avoir entretenu pour notre plus grand bien, durant ces heures tragiques, une secrète et vigoureuse activité intellectuelle.

Contraints à un douloureux repliement, sans doute n'en ont-ils mûri que davantage leur pensée. Des œuvres fortes ont pu être écrites ainsi, et le jury d'un précédent concours a

⁽¹⁾ Les membres du jury du concours triennal de littérature française sont désignés par le ministre des Sciences et des Arts, et choisis dans une liste double de candidats présentée par l'Académie. Le jury, pour la période 1919-1921, était composé de MM. Georges Eekhoud, président ; Albert Mockel, rapporteur ; Georges Doutrepont, Georges Rency et Fernand Severin.

justement couronné la plus remarquable d'entre elles. Mais cette œuvre n'avait point paru en librairie, et c'est sur des pages manuscrites qu'il fallut juger le haut talent de M. Hubert Krains. Cette fois, au contraire, il y avait abondance de livres publiés ; et la tâche de notre jury eût été vraiment considérable s'il ne l'avait sagement limitée en tranchant une question de principe.

Pour la période 1913-1915, le grand prix de littérature française avait été décerné à un romancier, — M. Krains dont il vient d'être question. Pour la période suivante, il était échu à l'auteur d'un essai en prose. Le jury fut donc unanime à vous proposer, Monsieur le Ministre, de couronner cette fois un livre de vers. En agissant ainsi il se conformait d'ailleurs aux conclusions formulées par le rapporteur du précédent concours ; il marquait, d'autre part, son complet ralliement aux vœux exprimés par l'Académie royale de langue et de littérature françaises en son rapport sur les encouragements à donner aux Lettres. Mais n'est-il point superflu d'invoquer cette question de méthode, puisqu'en tout état de cause le respect de la beauté nous eût dicté notre choix ? Parmi les écrivains dont nous allions relire les œuvres figuraient deux de nos meilleurs, de nos plus fiers poètes : M. Max Elskamp et M. Grégoire Le Roy.

Cependant il serait injuste de ne point donner une large place, dans ce tableau de notre activité littéraire, à l'effort considérable tenté par nos prosateurs. Le jury a pensé qu'il convenait de signaler un certain nombre d'essais, de récits de guerre, de romans, qui lui ont paru dignes d'attention.

* * *

Dans ses études sur les *Livres de Belgique*, M. Léon Debatty poursuit âprement la vérité. Les fonctions du critique, telles

qu'il les comprend, sont exclusivement celles d'un incorruptible juge. Qu'un auteur publie un volume, aussitôt il le traduit à sa barre. Sans lui laisser de répit, il l'interroge avec une jovialité épineuse. Il lui arrive de le renvoyer absous ; le plus souvent il ne lui accorde que les circonstances atténuantes. Indulgent à la jeunesse dont les plus graves délits ne sont que peccadilles, il a pour les faiblesses des aînés de terribles froncements de sourcils. Un jeune coupable peut s'amender. Le vieux délinquant laisse moins d'espoir. En vain ce dernier invoquerait-il de bons antécédents : il faut le « corriger » d'une main rude, bien qu'on puisse le tenir pour incorrigible à son âge. Une justice appliquée selon cette méthode, et avec ces soudaines rigueurs, ne va pas sans blesser parfois l'équité. On la voudrait aussi moins tâtilonne, moins vétilleuse, — de meilleur ton, s'il faut le dire, — et que le président du tribunal fit un peu moins d'esprit aux dépens de l'accusé. Mais cette critique est probe et courageuse ; il y a de la générosité dans son zèle guerrier ; et jusqu'en leurs excès même, que l'on a vus toucher à la manie, ses sévérités comportent des bienfaits. Tâche ardue s'il en fut, M. Debatty entreprend de nous rappeler à la pureté du langage. Cette nerveuse précision de la forme, si distincte de la froide et pesante correction, il l'enseigne avec vivacité, par l'exemple.

Très au-dessus du quotidien tumulte, très loin des menus conflits de la gent de lettres, M. T'Serstevens nous convie à la contemplation de la beauté sous les auspices du *dieu qui danse*. Beauté plus apollinienne que dionysiaque, en dépit du symbole nietzschéen qui la désigne. La vertu lumineuse du paganisme antique apparaît merveilleusement en tel de ces essais, œuvre d'un artiste aux yeux jeunes et clairs. Si Dionysos s'y révèle, c'est surtout par la vie jaillissante de l'esprit et par le dynamisme d'une forme toujours renouvelée. Livre

composite, dont toutes les parties ne sont pas d'une égale valeur assurément, il sollicite diversement l'intelligence et l'intéresse toujours, de même qu'il séduit et captive notre sensibilité par une prose vivement imagée et d'un dessin très sûr. M. T'Serstevens est certes l'un des meilleurs entre les écrivains de sa génération, qu'ils soient de Belgique ou de France. Son roman, *Un Apostolat*, récit ironiquement amer d'une expérience phalanstérienne, mériterait aussi l'attention. Mais nulle part il n'a mieux montré ses hautes qualités d'artiste que dans ce livre délicieux, les *Petites Trilogies*, où l'ingéniosité de la pensée s'exprime excellemment par la distinction du langage.

Aucun ouvrage de M. Maurice Mæterlinck n'est indifférent. Il serait donc impardonnable de passer sous silence *le Grand Secret*, encore que ce livre appartienne moins à la littérature qu'à la philosophie des religions. Ce que l'auteur nous offre ici, en un résumé succinct mais très nourri, c'est l'histoire universelle de l'espérance humaine obstinément appliquée à la découverte du monde inconnu qui se dérobe sous le monde sensible. On peut discuter les conclusions de M. Mæterlinck, les juger un peu faibles après un tel effort. On ne saurait contester ni l'étendue de son érudition dans ce merveilleux domaine, ni la souple vigueur d'un esprit que nulle hardiesse n'effraie, ni la clarté dont s'entourne l'exposé des plus obscurs et des plus hauts problèmes sous les jeux d'une prose ondoïante et limpide.

Parmi les études où la politique voisine avec la littérature, il convient de citer un ouvrage de M. Henri Davignon, *le Visage de mon Pays*. M. Davignon appelle la sympathie par le tour conciliant de son esprit, joint à une généreuse loyauté ; cet homme de foi est avant tout un homme de bonne foi, et chez lui la bonne foi se fait persuasive. Le sentiment patrial qui relie entre eux ces essais apparaît encore, mais plus voilé,

dans un roman du même auteur, *Jean Swalue*. On voudrait y trouver des lignes plus décidées, une forme douée de plus d'accent. On ne peut du moins méconnaître la souriante ironie de certaines pages, ni le charme de tel épisode évoquant, — et renouvelant par quelques touches vives, — les décors brugeois chers à Georges Rodenbach.

Quelques-uns des livres que nous avons examinés furent inspirés par la grande guerre. L'obsédante hantise de l'occupation allemande poursuit et harcèle M. Ernest Verlant qui, pour y échapper, se réfugie avec quelques amis dans le monde des idées en gardant *l'œil sur les Ostrogoths*. Il y a quelque lenteur dans ce volumineux ouvrage, et elles sont bien prolixes, ces conversations que l'auteur nous retrace, d'une plume toujours égale, en près de 700 pages in 8°. Mais on trouve à se plaire en l'aimable compagnie d'un causeur disert chez qui le visiteur trouve un accueil affable et même, pour quelque hardiesse hasardée, un geste qui excuse, un sourire qui consent. Au surplus, la prose de M. Verlant garde en sa nonchalance une simplicité élégamment aisée, — qualité trop rare dans nos régions littéraires.

Les Ronces de fer de M. Abel Lurkin sont le journal d'un prisonnier de guerre, — étude qui semble d'autant plus vraie qu'elle est plus exempte de déclamation. Ce livre est la première œuvre d'un jeune écrivain, et c'est à ce titre que nous avons cru devoir le signaler. Malgré quelques surcharges dans la couleur et quelques disparates assez choquantes dans le ton, il nous paraît offrir de formelles promesses.

Tout vibrants d'une jeune fougue, — et tantôt avec une vivacité lumineuse dans la description, tantôt avec une émotion que surveillance et contient une fermeté virile, MM. Oscar et Marcel Thiry nous content. *L'odyssée des Soldats belges à*

l'armée russe. C'est « le livre de bord d'une auto blindée belge en Galicie », et ce sont tour à tour la victoire, la défaite, la retraite à travers la Pologne et l'Ukraine, à travers toute la Russie devenue communiste. Un élan généreux et sain anime ce journal de deux frères qui, après avoir combattu en soldats, se retrouvent artistes lorsqu'ils écrivent, — et le prouvent par un goût qui exclut les vains artifices de la phraséologie.

A cette griserie de l'action, qui en est parfois aussi la poésie vivante, s'oppose la grave méditation que M. Lucien Christophe a cultivée *aux Lueurs du Brasier*. Ici, les faits existent moins par eux-mêmes que par leur signification. C'est la philosophie de la vie à la fois comprimée et tendue à l'extrême, de la vie cruelle et pesante menée dans les tranchées de l'Yser. Philosophie durement conçue dans le repliement quotidien, et née dans la souffrance, elle s'exprime avec force et beauté mais non pas sans révolte : c'est celle de l'énergie dans la désolation. La pensée de M. Christophe nous émeut surtout lorsqu'elle est franche et libre ; elle ne gagne point à se trop étroitement lier à celle de Maurice Barrès. La force même de ce beau livre, si elle acquiert toute sa valeur, c'est aux moments où elle néglige de se hausser, de se contraindre. Cette prose ferme et nourrie n'est jamais si noblement persuasive qu'en son plus simple naturel, jamais plus littéraire qu'aux instants où elle oublie la littérature. Le poète de *la Rose à la Lance nouée* se révèle alors comme à son insu, et c'est alors aussi qu'il exprime avec le plus d'intensité le poids de cette nuit accablante où l'homme se débat. Sans que l'auteur se le soit proposé sans doute, il nous offre en cette œuvre une étude pénétrante de sa propre psychologie, — l'amère psychologie d'un soldat qui, par un devoir volontairement accepté, se meut dans un monde où la haine côtoie la ferveur, où la brutalité stupide voisine avec l'héroïsme,

mais où rien ne peut lui faire oublier qu'il est un artiste, et qui pense.

Quelques aspects des temps de guerre ont inspiré aussi deux conteurs justement estimés : M. Edmond Glesener et M. Hubert Stiernet. Plus que le sens direct du tragique, M. Glesener a le sens pareillement précieux de l'ironie. En celle-ci il avait trouvé naguère un divertissement mêlé de philosophie ; il lui empruntait juste ce qu'il faut de sel pour assaisonner, sans la rendre amère, une critique des mœurs. Mais dans un livre comme *le Chant des Veuves*, où sont mis en scène des épisodes de l'invasion et de l'occupation allemandes, l'ironie peut devenir d'une dureté féroce. Le premier de ces récits évoque avec une impassibilité volontaire ce qu'il y a de plus affreux dans la haine. C'est une exception qu'on est bien aise de voir à peu près unique ; il n'est pas bon que la douleur insulte à la douleur. La plupart de ces pages valent surtout par une sorte de raillerie froide qui est une forme corrosive de l'indignation. Certaines, où le narrateur consent à un sourire moins crispé, à un rire moins âpre, atteignent à l'émotion par la simplicité. Ce sont, pensons-nous, les meilleures. Toutes gardent le mérite d'une langue ferme, d'une phrase aux mouvements précis, où l'on reconnaît l'excellent écrivain à qui nous devons *le Cœur de François Remy*.

La prose de M. Hubert Stiernet, dans *le Récit du berger*, n'a ni cette sécheresse délibérée, ni cette solidité. Le tissu en est même assez lâche. Le principal reproche qu'on pourrait adresser à l'auteur, c'est de n'avoir pas assez diligemment cherché l'expression naïve et savoureuse que l'on pouvait espérer de lui dans un roman populaire. Cette réserve faite, il convient de louer tout ce qu'il y a d'apparente vérité dans ce tableau d'un village hesbignon placé un peu à l'écart du drame guerrier, et qui en ressent la lointaine commotion.

M. Stiernet nous a montré, en des œuvres plus serrées, que son art peut atteindre à une force pénétrante. Ici, il conte sans prétention, pour les enfants et pour les petites gens qui leur ressemblent ; et il y a dans ce livre des accents très humains, une sorte de candeur qui a sa poésie. M. Hubert Stiernet est l'Erckmann-Chatrian de 1914.

M. de Mathelin de Papigny apparaît, lui, comme un disciple de M. Kipling dans les contes qu'il a réunis sous ce titre général : *le Coup de bambou*. Le « coup de bambou », c'est le coup de folie coloniale, on le sait ; et c'est du Congo qu'il s'agit. Hardis et volontiers frondeurs en leur évidente sincérité, ces contes où le plaidoyer empiète trop souvent sur la narration, ne manquent point d'une certaine ardeur colorée, ni de mouvement non plus. Ils ont d'ailleurs de gros défauts, qui sont défauts de débutant.

Au Congo encore, *le Feu dans la brousse*, de M. Herman Grégoire, nous convie à admirer un homme d'action. Héros intéressant que cet explorateur colonial ; mais souvent odieux malgré les efforts de l'auteur. C'est le bel animal humain, puissant par la vigueur physique et par la volonté, allégé de tout scrupule, dominé par l'érotisme mais ne connaissant l'amour que dans l'amitié, et prompt à tout briser sur sa voie dangereuse et sanglante. M. Grégoire l'a étudié de près, avec un incontestable talent, sans paraître en discerner la secrète faiblesse. Celle-ci, la préface de M. Georges Eckhoud la désigne avec une judicieuse précision. Ce qui nous irrite dans cette figure d'aventurier, c'est moins encore la cruauté qu'un inconscient et perpétuel cabotinage. Et certes cela n'importerait guère, si l'auteur ne voulait nous offrir en ce personnage, — lord Byron devenu mercanti et bientôt transformé en Stanley, — un modèle propre à nous exalter. M. Grégoire est victime d'un romantisme qu'il ne soupçonne évidemment point ; il y a, presque partout ici, une outrance

qui sonne faux, et d'autant mieux sentie que la structure assez confuse de l'œuvre n'en soutient pas assez logiquement la façade pour donner l'illusion de la solidité. Mais que de talent dépensé ! L'auteur montre à merveille tout ce qu'il veut nous faire voir. Chacun de ses personnages, qu'il peint par petites touches expressives, se meut dans son atmosphère propre. Nous connaissons de chacun d'eux la psychologie, tantôt primitive et sommaire, tantôt compliquée jusqu'au raffinement, et leur mentalité s'incorpore étroitement à leur silhouette, à leurs gestes. Il y a aussi un peu de métaphysique dans ce livre et beaucoup de littérature, voire un peu trop. Mais s'il lui arrive de fatiguer l'attention par un trop dur effort, il ne la rebute jamais. Cette œuvre est la première qu'ait publiée M. Herman Grégoire. Par la vigueur ou l'ingéniosité de maintes pages, par les qualités d'un style volontaire qui doit encore adoucir quelques angles, ce livre d'une remarquable intensité semble annoncer un de nos meilleurs romanciers de demain.

Qui donc a prétendu, — peut-être était-ce la voix publique, — que chez nous l'abondance des conteurs cachait mal la disette de romanciers ? Mis à part l'énorme et brillant labeur d'un Camille Lemonnier, il semblait que ce fût un jugement d'évidence malgré *la Nouvelle Carthage* et *Escal Vigor*, malgré *le Pain noir*, *la Route d'émeraude*, *les Dix Javelles*, et *le Cœur de François Remy*, considérés comme des exceptions dans l'œuvre de MM. Georges Eekhoud, Hubert Krains, Eugène Demolder, Georges Garnir et Edmond Glesener.

Naguère encore on pouvait accepter cette remarque sans trop disputer, mais à la condition de n'y inclure aucune arrière-pensée de blâme, car elle s'appliquerait aussi bien à presque toute la littérature française antérieure au

XVIII^e siècle, et plus exactement encore à la littérature antique. Elle ne se justifierait plus aujourd'hui. Parmi les livres que nous avons examinés, les romans l'emportent de beaucoup, par le nombre, sur les recueils de contes ou de nouvelles. Il paraît y avoir là, pour tout un groupe de nos écrivains, le signe d'une évolution volontaire : œuvres de proportions plus amples, mais d'un tissu moins serré ; souci moindre de localiser l'action dans un coin précis de Flandre ou de Wallonie. Pour quelques-uns enfin, un arrière-plan plus vaste offert aux idées générales, souvent négligées par nos conteurs. Ce n'est pas ici le lieu d'étudier à fond un phénomène que nous surprenons encore à l'état naissant ; nous avons voulu du moins le noter à son heure. S'il s'affirmait avec plus de force, on y trouverait l'indication d'un renouvellement de notre littérature en prose, devenue moins délicatement artiste et plus exubérante, moins régionale et plus universelle.

Nous avons cité déjà les romans de M. T'Serstevens et de M. Davignon. Après le roman colonial et idéologique de M. Herman Grégoire, voici les romans de grand tourisme où, selon l'exemple de M. Pierre Benoit en France, M. Edouard De Keyser situe une action dramatique et sentimentale dans un milieu pittoresque de l'étranger : Maroc, Syrie ou Abruzzes. Dans *le Compagnon de route* en particulier, M. De Keyser montre un joli talent descripteur, et partout beaucoup de savoir faire. Un roman encore : *l'Exaltation*, par M. Horace Van Offel, nous laisse un peu déçus. L'auteur nous a donné mieux. Le juger d'après ce récit, parfois coloré mais assez sommaire, ce serait faire grand tort à un homme de talent.

On trouverait la solide étoffe d'un roman dans certaines des nouvelles que M. Gustave Van Zype, — moins romancier pourtant que dramaturge, — a rassemblées sous un titre qui évoque les méditations vespérales : *les Hôtes du soir*. Il n'est

guère d'œuvre signée par M. Van Zype où quelque sérieux problème de la vie ne soit envisagé. Cette fois encore nous rencontrons une grave et noble pensée. M. Van Zype est l'écrivain le plus sincère et le plus fidèlement soumis au but qu'il poursuit. Chez lui, l'idée morale régit le style même, dont la sobriété répugne aux ornements. Les contes de ce recueil sont donc traités en grisaille. Mais on y trouve l'accent de la vérité et, dans leur générosité discrète, une chaleur humaine.

Est-ce bien un roman que *la Chanson de la rivière* de M. Georges Garnir, ou n'est-ce pas plutôt une nouvelle villageoise largement développée dont nous goûtons, un par un, les légers épisodes ? Il en est beaucoup de descriptifs, et qui sont délicieux selon les sites mosans et les paysages ardennais où nous conduit le fil d'une action ténue. La prose de M. Garnir a de la simplicité ; on s'étonne de son naturel, qualité devenue assez rare. S'il lui arrive de s'abandonner à une verve trop facile, elle sait peindre aussi, en aquarelles délicates, les grâces de la Meuse, ou dessiner d'un trait plus appuyé le sévère décor d'un horizon forestier. Le livre vaut surtout par son charme tranquille, son émotion aussi, et ce qu'il a de parfaitement sain. Telle page a la fraîcheur sapide d'une pomme que l'on croque dans le verger.

La Chanson de la rivière,— c'en est ici la réimpression, — nous est donnée par un écrivain dont l'art a depuis longtemps mûri. Voici deux romanciers plus récemment venus : M. André Baillon et M. Franz Hellens. M. Baillon a débuté dans les lettres à l'âge d'environ quarante ans, et, dès son premier livre, *Moi quelque part*, il révélait un talent plein de vigueur. Le titre était malheureux, le texte étonnait parfois notre goût, mais il y avait là du caractère et un très vif accent. Le livre est d'ailleurs un fragment d'autobiographie. L'auteur y raconte uniquement ce qu'il voit, ce qu'il sent, ce qu'il

est. Il se confie avec une attachante sincérité. Or la sincérité est au moins égale dans l'œuvre suivante de M. Baillon, mais elle y devient pénible à l'excès. Cette *Histoire d'une Marie* est celle d'une prostituée de la plus humble sorte, à demi libérée par le mariage, et c'est la confession aussi de son triste compagnon. Comme Léon Tolstoï et Charles-Louis Philippe dont il paraît avoir subi la double influence, l'auteur voudrait nous élever, du plus bas de l'abjection, jusqu'à ces régions lumineuses du cœur où la suprême pitié s'épanouit dans l'amour. Un tel propos, s'il était réalisé, ferait de ce roman un livre d'une haute portée. Trop de détails vraiment nauséux arrêtent, hélas ! l'émotion. L'accablante nudité de ces aveux est si laide, qu'elle paralyse la compassion elle-même à l'instant où elle voudrait le plus généreusement s'élançer. D'autre part, on ne peut justement apprécier selon la seule esthétique un récit dont la principale valeur serait d'ordre moral ou social et qui, par sa molle structure comme par sa forme grise et tout à l'abandon, répudie franchement, — courageusement peut-être, — ce qui, dans un roman, appartient à l'art. Mais pour déplaisant à l'extrême qu'apparaisse en cette œuvre le talent de M. Baillon, il existe ; et il faut reconnaître ici le don d'évoquer, avec une grande simplicité de moyens, les êtres, les choses, la vie elle-même, et cette humble grandeur d'une âme élémentaire.

Par ses écrits, par son action littéraire, M. Franz Hellens mérite une particulière attention. On connaît l'entreprise qu'il a librement, vaillamment poursuivie dans ses éditions modernistes du « Disque vert ». De ce modernisme toujours trépidant qui fut pour lui un article de foi, — qui l'est sans doute encore, — un singulier roman s'offre comme l'Évangile. L'Évangile ? Non vraiment. C'est plutôt une Apocalypse que cette *Mélusine* hermétique, allégorique, et d'ailleurs éclatante. Un talent considérable est dépensé, gaspillé peut-

être aux pages d'un volume compact où la réalité, systématiquement déformée, apparaît non pas tout à fait comme un rêve, mais comme l'hallucinante et *volontaire* vision d'un monde mécanique où toutes les formes de la nature prendraient un aspect angulaire, agressif et rebelle à la vie. Il n'est guère de livre plus obscur que celui-ci, dont chaque épisode semble nous proposer une énigme, puis s'ingénier à nous la faire résoudre dans l'absurde. Et l'éclat métallique de maintes pages, plutôt qu'il n'illumine la scène, aveugle le regard. Œuvre délibérément artificielle, où les surfaces et les volumes se projettent en épures, — où rien n'existe, sinon comme une efflorescence de l'intellect. Œuvre discontinue, toute en sursauts, en brisures, dont la psychanalyse de Freud doit revendiquer pour une large part (nous le soupçonnons du moins) la responsabilité terrible... Oui. Mais il y a ici d'ingénieuses recherches, des trouvailles aussi, tantôt dans le décor, tantôt dans la psychologie assez désordonnée du narrateur. En tout cas un énorme effort qu'on s'afflige de ne pas voir mieux récompensé. Et voici, en contraste, que dans une très simple et pauvre et banale histoire, — celle d'un ménage qui se dissocie, — M. Franz Hellens atteint par un mouvement naturel à la vérité vivante. *En écoutant le bruit de mes talons*, tel est le titre d'un court roman autobiographique où se raconte avec une sincérité visible, mais non sans quelque délicate discrétion, un cœur souffrant, un cœur timide ; où, dénué de toute forfanterie, apparaît en sa nudité morale un être sans force devant les misères de l'amour. Sans doute y a-t-il dans cette prose un peu lâche moins de virtuosité que dans les feux d'artifice de *Mélusine*. Mais, s'il est assurément bien plus faible en tant que chose d'art, ce petit roman nous permet d'espérer de M. Hellens des œuvres plus profondes et plus vraies que ne nous le faisaient attendre les constructions purement cérébrales du même

auteur, malgré tant de richesses libéralement offertes en celles-ci.

* * *

La période qui nous occupe, très abondante quant à la prose, le fut moins quant à la poésie. M. Emile van Arenbergh l'a pourtant choisie pour publier, à l'âge de plus de soixante ans, son premier recueil de vers. M. van Arenbergh, l'ainé des poètes de *la Jeune Belgique*, fut pour plusieurs d'entre eux un conseiller et un éducateur. A ce titre, l'auteur des *Médailles* prendra place dans l'histoire de nos lettres contemporaines. La formule parnassienne, à l'époque où il commença de rimer, régnait parmi les artistes les plus authentiques des lettres françaises. S'il l'adopta dans toute son étroite rigueur, n'en soyons pas surpris. En Belgique, où faisait défaut une longue tradition de style, il était nécessaire sans doute qu'une littérature nouveau-née fût serrée dans ces langes. Les sonnets des *Médailles*, — encore qu'ils soient, pour la plupart, des sonnets « libertins », — portent dans leur métal l'empreinte profondément poingonnée du temps où ils furent frappés. Si l'on y discerne mal une façon personnelle, on se plaît à en louer du moins la forme stricte et nette, aux reliefs rehaussés d'un éclat coloré ; et l'on ne peut se défendre d'une estime étonnée pour l'artiste qui mit quarante années à polir une œuvre si légère, une œuvre demeurée unique.

Est-il vrai que M. van Arenbergh ait enseigné son art à M. Albert Giraud ? Il aurait le droit d'en tirer quelque orgueil. Nulle œuvre de ce maître qui soit improvisée ; nulle page qui n'atteste la fière probité de l'écrivain et son culte du langage. M. Giraud n'attend point de nous la consécration d'un talent que nul ne songerait à nier. Au surplus, les beaux vers d'*Eros et Psyché* ressortissent plutôt au jury d'art dramatique, puisqu'il s'agit d'une pièce destinée au théâtre. Mais

qu'il nous soit permis de rendre hommage au poète de *la Frise empourprée* et de *la Guirlande des dieux*, et de saluer dans *Eros et Psyché* non seulement l'élégance d'un art lumineux et vif, mais encore et surtout les jeux chatoyants et toujours renouvelés de l'invention lyrique. Que cette œuvre ne soit point parfaite quant à la construction, nous ne le discutons pas. Mais la substance même de la poésie s'y révèle en mille jaillissements, et, dans ces sources claires, que de paillettes d'or ! Ajoutons encore que l'interprétation du mythe appartient bien à M. Giraud ; on y reconnaît d'ailleurs aisément sa pensée orgueilleusement amère et comme la crispation d'un sourire à jamais désenchanté. Mais certains accents où l'émotion se voile à peine, — et que l'on souhaiterait moins avarement dispensés, — sont, chez ce poète, une précieuse exception ; et elle semble nouvelle aussi, cette grâce plus tendre à laquelle il consent.

Il serait presque malséant de peser aux balances de la littérature le poème de *Marisabelle*. M. Pierre Nothomb y dessine pieusement l'image d'une enfant que la mort lui enleva ; il cherche dans la religion un appui, un réconfort à sa douleur de père. La forme de ces vers au rythme facile importe moins que leur cruel contenu d'émotion. Bornons-nous à noter que l'esprit de M. Nothomb était plus proche du mysticisme en ses années de joie, lorsqu'il élevait des chants vers la Vierge Marie. Ici, le catholicisme enjoint surtout l'obéissance et enseigne la résignation.

L'inspiration est aussi d'origine religieuse chez M. Hugues Lecocq. On sait que ce poète est un prêtre. Sa foi, il l'avait manifestée déjà avec une émouvante simplicité dans un beau livre trop ignoré : *les quinze dévots Mystères du rosaire de Notre Dame, pour les gens de Wallonie*. Un nouveau recueil, *Septembre*, nous livre mieux encore cette âme fraîche et sensible. Le P. Hugues Lecocq porte l'habit de Saint Domi-

nique, mais rien en ses écrits ne rappelle le tour oratoire des frères prêcheurs, ni la froide sévérité doctrinale de leurs monastères. Ils feraient plutôt songer à un disciple de Saint François d'Assise. Le sentiment de la nature s'allie ici à une ferveur fraternelle infiniment touchante, où se découvre un cœur gonflé de la plus délicate poésie.

Or voici quelques nouveaux talents dont nous accueillons avec joie les prémices.

Dès sa venue, M. Paul Fierens apparaît les mains pleines de dons. Son vers, par une grâce spéciale, est naturellement musical et coloré. Dans *le Ciel et la Terre*, une pensée religieuse semble surtout éclore en mélodie ; dans *le Prisme de cristal* elle s'épanouit plutôt en images, qui sont claires et hardies et comme soulevées d'un élan jeune et volontaire. Partout, elle se formule en un langage excellent. Partout, sous les grâces du poète, se révèle la virile fermeté de l'écrivain.

Par une réaction, d'ailleurs salutaire, contre l'enflure romantique et son éloquence éperdue, la dernière génération aventure assez volontiers son lyrisme dans la prose. Il arrive à M. Paul Fierens lui-même d'en côtoyer les guérets un peu secs, mais c'est pour y glaner en passant quelques épis de poésie. En son livre de début, *la Vertu par le Chant*, M. Odilon Jean Périer fait alterner résolument prose et vers, et dans celle-là comme dans ceux-ci la poésie demeure victorieuse. On pourrait dire de son petit livre qu'il offre la transposition constante du fait immédiat et quotidien, du plan positif au plan lyrique, et de la parole au chant. C'est ainsi, du moins, que nous croyons devoir interpréter maintes pages dont la clarté n'est certes pas la qualité la plus vivace. Il est manifeste qu'en ce premier livre M. Périer conduit encore malaisément sa pensée ou plus exactement, — puis-

qu'il s'agit de poésie, — qu'il ne suit pas encore en son déroulement naturel et continu le rythme de son émotion créatrice. Mais celle-ci n'est presque jamais absente ; et, au moment où nous voudrions rejeter telle pièce pour son incohérence apparemment absurde, un *très beau* vers soudain éclate et l'illumine. Les juvéniles promesses dont M. Odilon Jean Périer nous arrive tout chargé, sont diverses comme lui-même est divers. Inventif, et tour à tour simple et subtil ; ayant sans aucun doute admiré la vision aiguë de M. Jules Romains, mais plus encore aimé M. Paul Valéry et sa musicale perfection, il combine avec élégance des souvenirs, des impressions et des aspirations ; et sans craindre les disparates, — elles sont ici fort marquées, — il fait voisiner un modernisme nerveux avec la stable méditation d'une harmonie presque classique. C'est en celle-ci, à notre surprise, que ce tout jeune poète trouve ses accents les plus naturels. Mais sa jeunesse même ne lui enjoint-elle pas de préférer les autres ? Oui, momentanément. La sagesse est désespérante, qui survient avant l'heure ; et puisqu'aussi bien la mode l'exige, M. Périer devra bon gré mal gré jeter sa gourme en découvrant à son tour les tramways, les réverbères, les terrasses des cafés et les automobiles, comme l'honnête Weustenraad découvrait, aux environs de 1840, le haut fourneau et la locomotive. Mais il la retrouvera enfin, la Muse longtemps perdue dans un remous de foule ; et lorsqu'elle relèvera le front, *il la reconnaîtra « à ses splendides yeux »*.

M. Périer annonce surtout un artiste volontaire. Mme Marie Gevers, dans *Missembourg*, se livre avec plus d'abandon au clair courant de poésie qui l'emporte parmi les êtres et les paysages familiers. D'une grâce aisée et tranquille, elle chante ce qui l'entoure, les choses bonnes et amicales, — les magies dorées de la lumière, les arbres, la paix des champs, — et, avec un inépuisable bonheur, la merveille d'être mère. Poésie

dont l'optimisme est comme une joyeuse leçon de courage : elle enseigne à découvrir, à éveiller l'exaltation parmi les jeux de la beauté. Poésie sans complications, mais certes non sans trouvailles. Saine et sapide, on en aime le sourire dénué d'apprêt et le délicat frémissement.

Comme Mme Marie Gevers, M. Noël Ruet a ce double domaine : la nature et l'intimité. *Le beau Pays, le Printemps du poète*, en disent à l'envi l'intarissable joie. Quelle pureté ingénue dans cette inspiration ! Le bouquet champêtre que voici, nulle main brutale n'en a froissé les tiges ; rien n'a dévelouté cette pêche que l'on vient de cueillir à l'espalier. Il y a chez ce très jeune écrivain, — dont les premiers vers gardent évidemment des timidités, des gaucheries, des faiblesses, — un charme vraiment printanier : une sensibilité qui s'émerveille d'être née ; les candeurs de l'adolescence ; la fraîcheur mélodieuse d'un ruisseau dans les bois.

Parmi les espoirs juvéniles de ces trois années, marquons enfin d'un signe heureux les allègres débuts de deux poètes fantaisistes, et l'émotion qui, chez eux, aime à se dérober sous un sourire. On retiendra les ironies de M. Mélot du Dy, et cette *Idole portative* qu'il adore et fustige à la fois. On découvrira sans se lasser, dans *le Cœur à musique*, la vérité sentimentale capricieusement acidulée par M. Arthur Cantillon.

* * *

Il nous reste à parler de deux poètes qui honorent particulièrement nos lettres : M. Grégoire Le Roy et M. Max Elskamp.

Diverses fées, entre les plus belles et les plus séduisantes, furent les marraines de M. Grégoire Le Roy. A l'une il doit cette grâce lente et nostalgique dont se parent ses vers ; à l'autre un certain sentiment fraternel, délicat et profond ; à une autre le privilège de chanter selon le mode lyrique avec une simplicité harmonieuse ; et à une autre encore,

la faculté de communiquer sans effort l'émotion qu'il ressent. Quand la fée Carabosse se présenta, sa place auprès du berceau de l'enfant se trouvait déjà prise par la fée Sympathie. Elle s'en vengea, (on nous l'affirme), en entraînant loin de ces lieux une fée au sérieux visage qui allait précisément distribuer ses dons ; et cette fée-là s'appelait la fée Persévérance. Si M. Le Roy est un poète un peu négligent, il n'y a donc point de sa faute. La fée Carabosse est seule responsable, en particulier, d'un malheur qui nous fit attendre pendant dix-huit années, après un premier livre, que l'auteur consentit à nous en donner un second. Encore le second n'était-il, pour une bonne part, qu'une réédition du premier.

Mais quel charme avait, dès ses débuts, M. Grégoire Le Roy ! Il s'était formé, à Gand, aux côtés de deux amis aujourd'hui justement célèbres : Charles van Lerberghe et M. Maurice Mæterlinck. Par eux, et avec eux, il s'était initié aux subtils mystères du Symbolisme naissant. Or cet art nuancé ne décrit pas pour décrire, car il lui suffit d'évoquer ; il tend à n'exprimer des choses que les traits essentiels, — à ne choisir, s'il veut conter, que les plus musicales paroles, — car le propre de la poésie n'est point d'expliquer ni de définir, mais plutôt de nous élever l'esprit et de nous faire songer.

De tout cela, les trois jeunes Gantois demeuraient d'accord, mais quels contrastes allaient se dessiner entre eux ! M. Maurice Mæterlinck annonça très vite le penseur que nous connaissons. Si l'on effeuillait, vers par vers et pétale par pétale, la plupart de ses admirables pièces lyriques, on trouvait au cœur du poème un concept métaphysique ou moral. Sous des voiles de clartés dorées, Charles van Lerberghe, plus absolument artiste, laissait percer à peine l'idéal frémissant de l'âme parmi la merveille lumineuse des images. Chez M. Grégoire Le Roy, plus humain, le contenu du poème était sentimental.

Dès le premier livre, le sentiment domine d'une manière souveraine. Le titre même, *mon Cœur pleure d'autrefois*, en est l'affirmation, — ou peut-être le fier aveu, car nous sommes en 1889 et, par réaction contre les effusions désordonnées des mauvais rimeurs, le Symbolisme à ses débuts se montrait assez défiant à l'égard des confidences intimes. A cette époque, du reste, celles-ci ne s'offraient jamais *directement* dans les vers de M. Grégoire Le Roy. Elles se dérobaient sous une image expressive ; elles s'unissaient heureusement à l'évocation d'un décor auquel elles prêtaient, selon l'enseignement de Stéphane Mallarmé, une vie sensibilisée, une âme harmoniquement accordée avec le sentiment humain. Mais, s'il ne nous contait pas niaisement de menues déceptions d'amour, M. Le Roy n'en restait pas moins un poète très subjectif et, à ce titre, presque une exception parmi ses confrères des Flandres.

Ces jeux délicats et d'abord un peu hésitants, la *Chanson du Pauvre* les reprend avec un tour plus pittoresque, plus familier aussi ; et voici qu'ils s'élargissent et tendent vers plus de force dans *la Couronne des Soirs* (1911), en même temps qu'une pensée plus mûrie s'élève à un art plus parfait. Mais, que la forme s'abandonne avec nonchalance, ou qu'elle rassemble ses mouvements, le talent de M. Grégoire Le Roy doit peu de chose à la volonté, encore moins à une lente application. Ils gardent on ne sait quoi d'une improvisation heureuse, ces vers d'où naissent tour à tour les trouvailles d'un sentiment nostalgique et les images naturellement écloses. Ce qui charme irrésistiblement en eux, c'est la spontanéité. Une âme de vrai poète y chante la douleur et la beauté de vivre ; et ce qu'ils négligeaient de demander aux Muses, ils l'ont reçu des dieux.

Après s'être diverti à de légères et faciles chansons remarquablement illustrées par lui-même, — leur titre savoureux, *le Rouet et la Besace*, en exprime bien la simplicité d'accent

et le ton presque populaire, — M. Grégoire Le Roy a publié enfin, en 1920, un recueil d'un caractère très grave, *les Chemins dans l'Ombre*. Cette œuvre, la meilleure du poète, a été amplement commentée lorsqu'elle était encore à l'état de manuscrit, dans le Rapport où M. Charlier envisageait les deux périodes triennales 1913–1915, et 1916–1918. Nous nous bornerons donc à en rappeler l'inspiration pessimiste non sans outrance, et la haute valeur lyrique. Une pensée continue dirige et soutient l'essor de ces vers. Au seuil des heures du déclin, l'auteur se retourne vers la route parcourue. De la vie qu'il a traversée il a retenu surtout les amertumes ; et prêt à accueillir la vieillesse déjà proche, il compose pour elle un triste et somptueux bouquet d'automne. L'œuvre s'achève par une *ode à Emile Verhaeren*, d'un large et magnifique élan. De son verbe éloquent, le poète y semble défier les années, tant son âme d'artiste a gardé les ardeurs d'autrefois, tant il reste de force dans sa persistante jeunesse.

La valeur de ce livre, et le sentiment très humain dont il est pénétré, ont décidé deux des membres du jury à accorder leur suffrage à M. Grégoire Le Roy. Les voix de la majorité se sont réunies sur le nom de M. Max Elskamp.

Entre tous nos poètes, M. Max Elskamp est celui dont la personnalité est la plus caractérisée. Son originalité, qui est foncière et profonde, nous la voyons aussi très « pittoresque », mais à l'exclusion de tout ce que ce mot pourrait suggérer de factice ou de trop facilement joli. Dans la vie, qui l'a placé au sommet de l'échelle sociale, M. Max Elskamp est le plus simple, le plus volontairement effacé des hommes ; en son art, où il est glorieux, sa modestie n'eut jamais d'égale que celle de Charles van Lerberghe. Ce mot « glorieux » étonnera peut-être, appliqué à un écrivain aussi méconnu dans son

pays natal. Hormis quelques milieux spécialement instruits de la poésie contemporaine, M. Max Elskamp est scandaleusement ignoré en Belgique. Mais, sans que son talent semble jamais destiné à conquérir la foule, il est admiré en France parmi les poètes les plus singulièrement doués. Quant à la critique anglaise, célébrant son génie naïf et raffiné, elle a découvert assez curieusement en lui toute la grâce primitive d'un Lippo Lippi...

Les vers de M. Max Elskamp, d'une simplicité extrême, sont le résultat d'un travail savant et compliqué. Ils offrent ainsi la fidèle image de leur auteur, car cet homme ingénu est lui-même formé d'éléments assez complexes.

Il est né à Anvers, dont il admire le riche et majestueux décor ; mais une partie de son enfance s'est écoulée dans le pays wallon, et il en conserve un souvenir enchanté. « La Flandre me saisit par les yeux, nous disait-il un jour ; la Wallonie me tient par le cœur ». Son père, qui eut toujours sur lui une très forte influence morale, était un Anversois de culture française, mais provenu d'une origine norvégienne qui fit longtemps rêver l'adolescent, descendant lointain des Vikings. Quant à sa mère, dont il reçut profondément l'empreinte sentimentale et intellectuelle, elle était Wallonne et se rattachait à une famille de l'aristocratie française. Par elle, son fils fut initié très tôt au charme des choses de la France.

A la suite d'une désillusion dont le souvenir délicat et cruel pénétra toute sa vie, le jeune Max Elskamp s'enrôle comme marin à bord d'un trois-mâts long-courrier. Lorsqu'il revient des pays d'Orient et des Iles, et des régions où lutte la tempête, au lieu de se durcir et de se resserrer, son âme s'est épanouie. Un robuste étudiant certes déjà lettré, mais franc rameur aussi et vigoureux homme de sport, s'était embarqué ; celui qui débarque est un poète nostalgique.

Nostalgique... Non pas qu'il cultivât en lui une mélancolie maladive, à la manière de Georges Rodenbach ; mais la hantise de la mer parcourue et des Orientes entrevus ne devait le quitter plus jamais. Loin de la combattre, il en fit l'ornement de sa vie intérieure et l'une des vives sources de sa poésie : le port d'Anvers était là, et ses mille navires, et les cargaisons sur les quais, et les matelots si rudes, si naïfs, et la mêlée des langages divers. Quant à l'Orient, Max Elskamp en avait rapporté la philosophie à laquelle il est demeuré fidèle. Chrétien par le cœur, il était panthéiste par l'esprit, et quelque chose de la pensée bouddhique allait errer parmi les formes strictement catholiques de son art. Cette contradiction de pure apparence ne saurait étonner beaucoup ceux qui ont étudié la doctrine du Bouddha.

La poésie de Verlaine, et surtout celle de Stéphane Mallarmé avaient conquis les ferveurs du jeune écrivain. Or elles étaient taxées de folie, — comme toute espèce de poésie du reste, — parmi les hauts bourgeois d'esprit pratique qui dominaient dans les cercles fréquentés par sa famille. Max Elskamp s'isola de sa caste, n'y conservant que de rares amitiés choisies ; et ce fils d'un riche importateur se rapprocha du petit peuple des métiers, dont il se mit à étudier les mœurs et à rassembler le folklore.

Littérairement, il avait tout de suite adopté l'idéal des Symbolistes. Pour ses fidèles, la nouvelle école ne représentait pas seulement une esthétique ou une méthode d'art, mais une véritable foi qui avait ses mystiques et ne les a point perdus. Dans le groupe de *la Wallonie* qui l'avait accueilli aussitôt avec joie, Max Elskamp fut le plus ardent de ceux-ci.

Dès ses premiers vers, (*Dominical*, en 1892), il nous apportait une vision particulière des choses, saisies tout à la fois sous leur aspect le plus raffiné et le plus populaire. Mieux encore, c'était un état d'âme : la naïveté éblouie d'un être

sans malice devant la nature et devant les cités humaines. Non pas celle d'un enfant pour qui toutes choses, avec lui, viennent de naître ; mais celle d'un sage ayant pensé, ayant souffert, et qui, soudain converti à la religion des plus humbles, découvrirait l'univers tel qu'il peut apparaître à l'esprit ingénu d'un ignorant de bonne volonté.

Dominical, c'étaient les beaux dimanches de fête pour les bonnes gens du port et de la ville, avec leurs joies et leurs mélancolies, pourvu que ces bonnes gens-là eussent la candeur bénie qui s'épanouit au cœur d'un poète.

Salutations, disait un deuxième livre (1893). Et les litanies de la Sainte Vierge, développées avec une simplicité lyrique, se déroulaient en banderoles, en phylactères, comme sur un naïf cortège où le petit peuple eût chanté la grâce, la beauté, la pureté, la mansuétude, et sa propre confiance en ces vertus.

Un troisième livre paraît deux ans plus tard sous un titre assez hermétique : *en Symbole vers l'Apostolat*, — lequel ne désigne pas le *contenu* du recueil, mais veut exprimer la *raison d'être* de celui-ci. Le poète, par les sens, communique avec le monde. Que les sens lui servent donc à en manifester les joies idéales, puisqu'il est l'apôtre de la beauté ! Et en un cantique franciscain trente fois renouvelé, les cinq sens interviennent tour à tour pour dire l'éclosion ingénue de l'âme, de l'être tout entier dans la nature amie. Et tour à tour la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, le toucher, célèbrent la merveille de Dieu sur la terre, proclamant ainsi « la louange de la vie ».

Mais voici les *six Chansons de pauvre homme* (1895) ; et, pour les métiers un à un, est contée la semaine de vaillant travail, la semaine d'innocente et belle ardeur, jusqu'au dimanche du gai repos.

Et les enfants en robes blanches,
Et les villes dans le lointain
Et, sous les arbres des chemins,
Flandre et la mer entre les branches.

Ce dernier et délicieux cahier de vers a été réuni aux trois précédents par le *Mercur de France*, sous un titre auquel nous venons de faire allusion : *la Louange de la Vie*. Il a une parenté peut-être plus étroite avec le livre dont il fut immédiatement suivi : *Enluminures*. En celui-ci, le poète devenu « imagier » peint avec une délicate ferveur les paysages autour de lui, et les menues gens, et la simplicité de leurs joies religieuses ou profanes. M. Max Elskamp est, on le sait, le créateur du musée de folklore d'Anvers. Le folklore est partout présent ici, par mille allusions à des croyances, à des traditions, à des chansons populaires ; et non seulement dans le pittoresque de ses traits de mœurs, mais plus profondément en son esprit. Car le poète a su se mettre à l'unisson des pauvres gens, et leur âme parle dans la sienne. Le rappel de ces survivances du passé acquiert ainsi une singulière saveur par le fait de l'art qui sut les choisir, les ordonner, leur prêter sa lumière. Et c'est l'accent de la vie médiévale mêlé à celui de la vie contemporaine, dans une même évocation que l'on sent très vraie.

Les *Enluminures* datent de 1898. Après leur publication l'auteur s'arrête soudain. Pendant vingt-trois années il garde un silence obstiné. Il travaillait pourtant ; et nous ne faisons qu'à peine allusion, ici, à cette gravure sur bois où il pratique un art savamment primitif, non plus qu'à ces études de la tradition populaire qui nous ont valu une curieuse monographie sur le folklore du jeu de loto. Non ; mais en sa retraite peuplée des plus beaux songes, Max Elskamp composait paisiblement *neuf* volumes de vers dont le signataire du présent rapport eut jadis le privilège de feuilleter les manus-

crits complets. En voici les titres : *Chansons désabusées*, — *la Chanson de la rue St-Paul*, — *Maya*, — *Chansons d'amour*, — *les Délectations moroses*, — *les Sept Notre-Dame des plus beaux méliers*, — *Aegri Somnia*, — *Remembrances*, — *les Joies blondes*. Deux autres manuscrits encore sont prêts pour l'impression...

Cinq de ces œuvres parurent enfin en 1922 et 1923 ; elles étaient donc publiées lorsque notre jury fut réuni en 1924. Or, si elles accroissaient de beaucoup l'admiration méritée par le poète, et si nous y trouvions l'éclatante confirmation de la nôtre, ce n'est point sur elles qu'il était permis au jury de fonder son jugement, puisque notre mission s'arrêtait à l'année 1921. Mais en dehors de cette considérable et surprenante série, M. Max Elskamp avait donné en 1921 un livre d'un caractère tout particulier. Son titre, *sous les Tentes de l'Exode*, évoque l'exil en Hollande des réfugiés belges pendant la douloureuse année de l'invasion :

Jours d'exil à profils fermés,
Et, comme les peines subies,
Qu'on croit après plutôt rêvées
Qu'ayant eu place dans la vie.

Jusqu'ici l'œuvre de M. Max Elskamp, toujours inspirée par les réalités de la vie, ne nous les offrait que transposées : choses éternelles d'être quotidiennes, et que l'on ne pouvait dater. Les *six Chansons de pauvre homme*, par exemple, se situeraient au XV^e siècle à peu près aussi bien qu'au XX^e. Cette fois l'événement précis, historique, est plus directement envisagé. Dans nos esprits il porte une date sinistre : 1914. Mais l'art du poète intervient ici, estompant les contours, apaisant les angles trop brutalement neufs, n'évoquant guère les faits que par allusion ; et l'œuvre, dont l'unité demeure sans brisure, nous offre dans une grisaille triste et lointaine la complainte des pauvres gens pour qui la terre d'exil fut

une terre sans amour. Nulle voix ne s'enfle pour de vaines rhétoriques dans ce livre où règne une pitié désolée ; c'est la résignation douloureuse parmi les maux grands et petits de chaque jour, telle que l'auteur la vit autour de lui, — autour de lui qui, on le sait, ne s'abandonna point et mit une généreuse ardeur à servir, à guider ses frères d'exil.

En s'efforçant de revenir aux sources primitives du langage, aux signes premiers de l'expression, M. Max Elskamp s'est créé, dès ses débuts dans les Lettres, une curieuse syntaxe. Très propre aux raccourcis, aux synthèses de la forme, et aussi aux lenteurs, aux reprises malaisées de l'élocution populaire, elle peut déconcerter d'abord par quelque raideur dans les contours, par une certaine rugosité d'aspect. Mais elle prête aux vers une saveur inattendue, un caractère fruste et rustique, comme les émouvantes gaucheries de ces vieux saints de bois qui décorent nos églises campagnardes. Elle favorise les accents d'une naïveté qui se confie, et de cette tendresse humblement fraternelle, de cette ferveur et de ce dépouillement franciscains et bouddhiques, qui sont les signes profonds de la poésie chez M. Max Elskamp.

La publication de *sous les Tentes de l'Exode* nous est l'occasion de vous proposer, Monsieur le Ministre, de décerner à M. Max Elskamp le prix triennal de littérature française pour la période 1919 à 1921, et de rendre ainsi hommage, en toute sa carrière, au talent d'un très noble et d'un très grand artiste.

D'autre part, et quant à l'organisation des concours triennaux, le jury s'est unanimement rallié aux conclusions du rapport de M. Gustave Charlier portant sur les deux précédentes périodes. A l'unanimité aussi, il fait siennes les conclusions du rapport sur les encouragements aux Lettres que l'Académie de langue et de littérature françaises a eu l'honneur de vous présenter.

Albert MOCKEL.

CHRONIQUE

CONCOURS DE 1928

L'Académie a ainsi formulé les sujets des deux concours de 1928 :

1^o Etudier les influences réciproques de la littérature et des arts plastiques, en Belgique, au cours de la période s'étendant de 1870 à 1914.

Montant du prix : 2000 francs.

2^o On demande le glossaire complet d'une localité de la Belgique romane, y compris le vocabulaire toponymique, onomastique, technologique, etc.

Montant du prix : 2000 francs.

Les mémoires devront parvenir au secrétariat de l'Académie, avant le 1^{er} janvier 1928.

Les mémoires couronnés pourront être publiés par l'Académie.

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

Membres belges :

- MM. Alphonse BAYOT, rue Marie-Thérèse, 5, Louvain.
H. CARTON de WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles.
Gustave CHARLIER boulevard Militaire, 44, Bruxelles.
Albert COUNSON, boulevard des Martyrs, 140, Gand.
Léopold COUROUBLE, rue du Mont-Blanc, 43, Bruxelles.
Louis DELATTRE, rue Beeckman, 28, Uccle.
Jules DESTREE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.
Auguste DOUTREPONT, rue Fusch, 50, Liège.
Georges DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.
Louis DUMONT-WILDEN, 111, avenue de Paris, Rueil (Seine et Oise) France.
Georges EEKHOUD, rue du Progrès, 407, Bruxelles.
Max ELSKAMP, avenue de la Belgique, 138, Anvers.
Jules FELLER, rue Bidaut, 3, Verviers.
George GARNIR, rue du Cadran, 7, Bruxelles.
Valère GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.
Albert GIRAUD, rue Henri Bergé, 34, Bruxelles.
Edmond GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.
Arnold GOFFIN, avenue Montjoie, 60, Bruxelles.
Jean HAUST, rue Fond-Pirette, 75, Liège.
Hubert KRAINS, avenue Emile Max, 68, Bruxelles.
Maurice MAETERLINCK, villa « les Abeilles », Les Baumettes, Nice.
Maurice MOCKEL, avenue de Paris, 109, Rueil (S. et O.).
Fernand SÉVERIN, boulevard Albert, 120, Gand.
Henri SIMON, à Lincé-Sprimont.
Paul SPAAK, rue Jourdan, 84, Bruxelles.
Hubert STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.
Emile VAN ARENBERGH, 29, rue de l'Orge, Bruxelles.
Gustave VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.
Maurice WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

Membres étrangers :

- MM. Gabriele D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).
Ferdinand BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.
Edouard MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).
M^{me} DE NOAILLES, 40, rue Scheffer, Paris.
MM. Kr. NYROP, 11, Store-Kannikestraede, Copenhague.
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 206, Valerius straat, Amsterdam.
Benjamin VALLOTTON, Nouveau Marché aux Poissons, 4, Strasbourg.
Brand WHITLOCK.
-

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

Charles Van Lerberghe. — Esquisse d'une biographie, par M. Fernand SEVERIN.

Littérature et Philologie, par M. Jules FELLER.

La Langue scientifique en Belgique, par M. Albert COUNSON.

Le Premier Tartuffe, par M. Gustave CHARLIER.

Le Français à Gand, par M. Albert COUNSON.

Michel Ange, par M. Arnold GOFFIN.

Eugène Demolder, par M. Hubert KRAINS.

Qu'est-ce que la civilisation ? par M. Albert COUNSON.

La Clef de « Clitandre », par M. Gustave CHARLIER.

Les Sources de Bug Jargal, par M. Servais ETIENNE.

Ronsard et la Belgique, par M. Gustave CHARLIER.

De Babel à Paris ou l'Universalité de la Langue française, par M. A. COUNSON.

L'Évolution du type de Pierrot dans la littérature française, par M. Georges DOUTREPONT.
